

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES,
DE LA GÉOGRAPHIE, DE L'HISTOIRE
ET DE L'ARCHÉOLOGIE.

VOYAGES DE LADISLAS MAGYAR
DANS
L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE AUSTRALE
EN 1848, 1849 ET 1852 (1).

Pendant une longue suite de siècles, l'Europe semblait s'être montrée indifférente à l'égard de cette portion immense du continent africain qui embrasse trente-cinq degrés de latitude depuis l'équateur jusqu'au cap des Aiguilles, c'est-à-dire environ 2,100 milles géographiques : à peine en connaissait-on les côtes, rarement visitées, et, si l'on

(1) Le contenu presque entier de cet article est tiré par extraits, ou même *in extenso* des *Mittheilungen* du Dr A. Petermann, Nos IV et V, 1857; publiées par l'établissement géographique de Gotha. Nous avons pris la précaution de renfermer entre deux crochets [] tout ce qui appartient à cette utile publication. D****.

en excepte la colonie du Cap et quelques points au sud-est, tout l'intérieur était inconnu ou à peu près. Quelques auteurs ont bien essayé de nous en dire quelque chose; mais leurs descriptions sont empreintes d'un caractère d'exagération qui exclut en grande partie la confiance, ou du moins fait naître des doutes trop judicieusement motivés. De Grandpré, en 1786-1787, et Tuckey, dans son expédition en 1816, ont, il est vrai, attaqué l'Afrique sud dans sa partie occidentale: or on sait que, de ces deux voyageurs, le premier s'est borné à visiter le littoral, et le second s'est contenté de remonter le fleuve du Congo jusqu'à une distance relativement peu considérable; d'ailleurs la mission de Tuckey avait uniquement pour objet de s'assurer si l'hypothèse avancée par le célèbre Mungo-Park, qui croyait avoir rencontré l'embouchure du Dhiolli-Bâ dans celle du Zaïre, était fondée. On sait aussi quelle fut la triste issue de cette aventureuse expédition.

Enfin la première moitié de ce siècle si fécond en découvertes s'est à peine écoulée, et l'Afrique australe n'a déjà presque rien à envier à l'Afrique du Nord. Un zèle ardent, mais éclairé, mais intrépide et persévérant, a entrepris, nonobstant tous les obstacles, de pénétrer dans cet intérieur mystérieux, de lui arracher et de nous révéler ses secrets. Il est assez remarquable que si jusqu'ici on a dû presque exclusivement à l'esprit éminemment mercantile d'une seule nation la plupart des découvertes qui ont été faites dans l'Afrique septentrionale,

maintenant nous voyons des hommes appartenant à divers États de notre Europe, mus par l'amour de la science ou d'autres motifs honorables, entreprendre, concurremment avec nos voisins d'outre-Manche, cette conquête toute pacifique, dont les résultats sont incalculables. Les uns, comme le Portugais Gamitto, pénètrent jusqu'au Cazembe, point intermédiaire entre Angola et Quiloa; d'autres franchissent la chaîne de montagnes qui sépare la Caffrie proprement dite du pays des Hottentots et ne s'arrêtent qu'au delà du tropique austral, après avoir parcouru plus de sept degrés de latitude, ou quatrecent quatre-vingts milles. L'intérieur de cette partie du continent ouvre son sein aux patientes et périlleuses investigations des Oswell, des Murray, des Galton, des Livingstone; Livingstone, qui vient d'immortaliser son nom par la découverte mémorable du cours du Zambési jusqu'alors inconnu depuis sa source jusqu'aux postes les plus avancés des Portugais, à cinq degrés seulement de la côte orientale. Déjà il avait exploré plus de six cents milles de pays, du sud-est au nord-ouest, et dans cet immense intervalle le lac N'gami, le Téogé, le Chobé, le Séshéké ou Zambési et ses nombreux affluents, les contrées de Makololo et de Barotse, etc., grâce à ses pérégrinations infatigables, comblent en partie aujourd'hui sur nos cartes la désespérante lacune qui faisait de l'Afrique du Sud une autre Australie. Le Suédois Andersson ouvre une voie nouvelle pour parvenir dans ces contrées vierges, en partant de la

baie Walfish, en traversant le pays des Damaras et l'Ovaherero, jusqu'à un degré seulement au sud du Cunène; puis en s'avancant jusqu'au lac N'gami dont il complète la reconnaissance et en remontant à une certaine distance le Téogé qui paraît être son principal tributaire. Les régions du nord-est ne se dissimulent pas plus aux recherches des Krapf, des Rebmann et des Erhardt stationnés à Rabai-M'pia que les contrées du sud n'échappent à celles de leurs compatriotes qui résident dans la colonie du Cap. Ils joignent à leurs importantes découvertes dans ces directions des renseignements du plus haut intérêt recueillis de la bouche des naturels, non-seulement sur les pays qu'il ne leur a pas encore été loisible de visiter, mais sur l'existence d'un vaste réservoir d'eau très-rapproché de l'équateur, destiné, selon toute apparence, à donner la solution d'un grand problème hydrographique. Des rapports unanimes dont les auteurs n'ont pu s'être concertés ne permettent pas de concevoir la moindre incertitude sur ce sujet capital. Mais il faut connaître la situation précise de cette autre Caspienne, sa configuration, son étendue, son niveau, etc. Or c'est à quoi s'applique sans doute, dans le moment où nous traçons ces lignes, le capitaine R. Burton, l'heureux explorateur de Harrar; espérons que cette glorieuse tentative lui réussira aussi bien que la première! Les Portugais, maîtres de plusieurs contrées sur les deux côtes orientale et occidentale de l'Afrique, ont laissé ignorer pendant longtemps au reste de l'Europe, s'ils ont connu

les peuples voisins de leurs possessions : ils nous devaient bien, à cette époque où il n'est plus permis de retenir par un égoïsme intéressé les connaissances acquises, de grossir la liste des voyageurs dans cette partie du monde et d'en laisser au moins transpirer les résultats : ils n'ont point failli à ce devoir. Nous avons déjà parlé du major Gamito; quelques autres ont fait des excursions plus ou moins étendues; mais ou les détails n'en sont pas généralement connus, ou leurs journaux de route laissent trop à désirer pour être véritablement utiles sous le rapport scientifique, plusieurs d'entre eux ne voyageant que dans l'intérêt de leur commerce. Celui dont la relation a semblé mériter une attention plus sérieuse est Joaquim Rodriguez Graça qui, en 1843, se rendit d'Angola, par le Bihé, dans le cœur du continent où il ne pénétra que trois ans après, et gagna Muropue, résidence du Muata-Ya-nvo, en descendant la rivière de Cassaby ou Casai (1). Comme sa route se rencontre sur quelques points avec celle d'autres voyageurs, son journal fournit des termes de comparaison qui ne sont jamais à négliger dans le champ de la critique, d'autant plus que le ton de naïveté et de franchise qui y règne témoigne en faveur de la véracité de son auteur. Du reste, on a remarqué que ce journal portait le cachet de l'ignorance la plus regrettable.

Enfin l'une des fractions de la grande famille à laquelle nous appartenons qui a fait le plus rare-

(1) Nous nous proposons de publier prochainement cette relation.

V.A. M.-B.

ment parler d'elle lorsqu'il s'est agi de pérégrinations lointaines, la Hongrie, vient aussi, dans la personne de l'un de ses enfants, de payer à la géographie de l'Afrique un large tribut. Lászlo ou Ladislas Amerigo Magyar aurait parcouru à plusieurs reprises, dans l'espace de dix années, l'intérieur de l'Afrique australe. C'est de cette importante exploration dont nous allons nous occuper dans cet article. Mais s'il peut nous être permis d'accueillir avec intérêt la relation de Ladislas, parce que le gouvernement portugais, appréciateur naturel d'un voyage semblable, paraît l'avoir accueilli favorablement lui-même, nous n'en devons pas moins apporter à cette admission une prudente réserve, et en voici les motifs. La plupart des noms que Ladislas donne aux lieux de l'Afrique australe ne s'accordent en aucune manière avec ce que l'on connaît de cette partie du continent. Une seconde difficulté est relative aux mesures itinéraires employées par Ladislas : N'en a-t-il adopté qu'une seule? Ses milles géographiques sont-ils toujours des milles (de 60 au degré), ou quelquefois des milles géographiques allemands (de 15 au degré)? Comment se fait-il ensuite que le docteur Livingstone n'ait nullement entendu parler jusqu'à présent du voyageur hongrois nonobstant le long séjour qu'a fait celui-ci dans cette partie de l'Afrique et ses rapports fréquents avec les autorités portugaises (1)?

(1) On a ajouté aux difficultés précédentes que Ladislas a fait mention de colibris et de serpents à sonnettes qu'il aurait rencontrés dans

Quoi qu'il en soit, et espérant que Ladislás nous donnera la solution de la plupart de ces difficultés dans le grand ouvrage qu'il se dispose à livrer au public, nous n'hésiterons pas à reproduire le récit plus ou moins succinct de celles de ses excursions qui sont venues à notre connaissance.

[Ladislás, ou Lászlo Magyar, d'abord officier de marine à Rio-Janeiro, se rendit dans le sud de l'Afrique en 1847, où il passa dix ans pendant lesquels il réalisa plusieurs voyages considérables dans l'intérieur. Le gouvernement portugais, depuis cette époque, lui conféra un emploi et l'autorisa à composer en langue portugaise et faire imprimer le résultat de ses explorations aux frais de l'État. Dans une lettre écrite à son père et datée de Central-Ohila (1), le 25 décembre 1853, il annonce avoir consacré cinq ans entiers à parcourir l'Afrique australe depuis l'océan Atlantique jusqu'à une distance peu éloignée de l'océan Indien ; c'est-à-dire tout

le cours de ses voyages, tandis que jusqu'ici on a toujours regardé l'Amérique comme leur patrie exclusive. L'objection reste relativement aux serpents à sonnettes ; mais quant aux colibris, il est assez probable qu'il a confondu certaines espèces ornithologiques qui se rapprochent plus ou moins des trochilidées par leurs proportions et la richesse de leur plumage, telles qu'on en rencontre dans l'archipel Indien et dans l'Océanie. D'ailleurs, « on confond fréquemment les colibris, dit le naturaliste R. P. Lesson, avec les sucriers ou souf-man-gas de l'ancien monde, et il n'est pas rare de lire dans les voyages aux Indes, aux Moluques et sur les côtes d'Afrique l'indication de colibris, lorsqu'il est positivement démontré que leur race ne quitte point la région intertropicale du Nouveau-Monde. » *Hist. nat. des colibris*, etc., par R. P. Lesson, p. 2.

D****.

(1) Au 16° de lat. sud, et au 15° 20' de long. est.

D****.

l'espace compris entre le 4° et le 22° degré de latitude sud, et entre les 12° et 34° degrés de longitude est. Il ajoute avoir lui-même exploré ces contrées avec une si scrupuleuse attention qu'il est en mesure d'en faire la description sous les rapports géographique, statistique, politique et ethnographique, « mais Dieu sait, dit-il, ce qu'il m'en a coûté. Il est possible que je me trompe, pourtant je crois qu'aucun Européen n'a encore parcouru jusqu'à présent une aussi grande étendue de pays en Afrique que moi. Comme je parlais, ou du moins comprenais les langues de l'Afrique australe et que j'étais partout accompagné de mes nègres bien armés, je pouvais m'initier librement aux usages domestiques ; cependant je me suis vu forcé de renoncer à bien des objets utiles et précieux, aux collections d'histoire naturelle les plus intéressantes peut-être que qui que ce soit ait jamais formées dans l'intérieur de l'Afrique. Je parle la langue de beaucoup de peuplades africaines : l'abunda, le kálobar, le moluva, le munyaneka, et les dialectes qui ont quelque affinité avec ces diverses langues...

« Comme en Europe on a révoqué en doute mon existence et la réalité de mon entreprise, je joins à cette lettre et tu trouveras ci-inclus un document portugais au moyen duquel quiconque persisterait à douter de mon existence pourra se procurer au ministère de la marine à Lisbonne de plus amples renseignements sur mon compte. J'ai outre cela entre les mains cinq pièces officielles, émanées du

gouvernement portugais : l'une du gouverneur général, trois du gouverneur de Benguela, et la dernière du gouverneur de Mossamedes...

» Il existe encore un grand nombre de territoires étendus et peuplés dans ce climat brûlant que la géographie n'a encore pu connaître jusqu'à présent même de nom; d'autres dont la position a été déterminée d'une manière incorrecte, outre que l'ethnographie des peuples qui les habitent était inconnue. L'hydrographie de ce continent éloigné offre un intérêt tout à fait spécial, et j'ai visité vingt-six rivières importantes dont j'ai fixé astronomiquement et retracé en grande partie les sources et la direction; j'ai également précisé par le même moyen la situation des pays que j'ai traversés pendant mon grand voyage. »

Dans une lettre plus récente reçue en Hongrie et datée de Bihé en août 1856, Ladislav annonce que le gouvernement de Portugal l'a invité à publier la relation de son voyage en portugais, et qu'on lui a promis à cette occasion de lui conférer le grade de lieutenant général et de le faire participer pour les deux tiers au produit de la vente de son ouvrage.

Nous trouvons la preuve de ces dernières assertions de notre voyageur dans le 14^e numéro du journal officiel publié à Lisbonne (juillet 1856), sous ce titre : « Boletim e Anúaes do Conselho Ultramar. »

De tout ce qui précède, et nonobstant le petit nombre d'objections que l'on peut élever contre le voyage de Ladislav, mais qui ne sont pas absolu-

ment insolubles, il résulte que ses découvertes méritent de fixer l'attention des géographes et de tout homme instruit. Il est bon d'observer ensuite que les informations qu'on a obtenues jusqu'ici ne sont pas les plus nouvelles, et qu'elles ne forment au contraire que le prélude d'un voyage plus considérable qui doit être l'objet du grand ouvrage entrepris par ordre et sous les auspices du gouvernement portugais.

Ce voyage doit être d'autant plus intéressant qu'il embrasse cette moitié de l'Afrique australe sur laquelle dans ces derniers temps s'est portée à un si haut degré l'attention universelle excitée par les explorations de plusieurs voyageurs, et surtout par celles si importantes du docteur Livingstone ; et cet intérêt ne peut que s'accroître si l'on vient à réfléchir que la route de Ladislas a croisé et coupé sur plusieurs points celle du missionnaire anglais entre Seshéké et Loanda, et que l'intrépide Hongrois s'est même avancé dans la direction de l'équateur et du lac d'Uniamesi, beaucoup plus loin sans contredit dans l'intérieur que ces derniers.]

Nous nous bornerons, quant à présent, à entretenir nos lecteurs des trois excursions préliminaires de Ladislas : la première sur le Zaïre, en 1848 ; la seconde au Kalunda et au fleuve de Kaszabi ou Casaï, en 1849 ; la troisième au Kamba et à la partie intermédiaire du fleuve de Kunène, en 1852.

Voyage sur le Zaïre en 1848.

C'est le moins intéressant des trois, parce que Ladislas n'a remonté le fleuve que jusqu'à la cataracte qu'il nomme Faro-Songo, et que Tuckey, qui appelle cette chute Yellala, l'a remonté beaucoup plus loin jusque vers le 4° 40' de lat. sud. L'expédition si malheureuse du capitaine anglais, malgré de tristes préoccupations, a laissé les détails les plus circonstanciés sur les différents points de ce parcours. Mais les positions déterminées par Tuckey, qui sont absolument conformes à celles de la carte de l'amirauté anglaise, sont loin de cadrer avec celles fixées par Ladislas, quant à deux points essentiels dont celui-ci fait mention. Voici les différences :

	Latit. sud.	Noms des lieux.	Long. est de Greenwich.
Ladislas.	6° 45'	} Ambriz.	{ 12° 0'
Carte de l'amirauté.	7° 50'		
Ladislas.	4° 35'	} Punta de Padrao. Cap Padron (carte de Tuckey)	{ 11° 5'
Tuckey.	6° 7'		
Carte de l'amirauté.	6° 7'		

Ladislas parle d'un village de Boma dont il ne détermine ni la latitude ni la longitude, mais qu'il place à 150 lieues marines de l'embouchure du fleuve, ce qui est beaucoup plus loin en amont du Zaïre que le village du même nom dont parle Tuckey. Seraient-ce sous le même nom deux endroits différents?

Les désignations faites par Ladislas des lieux situés sur les bords du fleuve sont très-peu nombreuses, et, sauf une seule, l'*Ilha dos Coqueiros* qui rappelle le *Kokay Island* de Tuckey, nous ne trouvons rien dans les noms cités par les deux voyageurs qui présente même la moindre analogie.

Ce voyage n'offre guère d'ailleurs rien de très-remarquable, si ce n'est lorsqu'il y est question de Punta da Lenha et de Boma, les deux principaux marchés d'esclaves des rives du Zaïre. Voici ce qu'il nous apprend à ce sujet :

« Mes lettres de recommandation, dit Ladislas, me valurent de la part des facteurs de Punta da Lenha une réception assez hospitalière ; mais il ne me fut pas possible d'apaiser leurs soupçons sur ma personne et sur le but de mon voyage. Je me trouvais, moi Hongrois, dans une position critique au milieu de gens appartenant à une trentaine de nations différentes et qui faisaient le commerce illicite d'esclaves. *Que vient faire ici ce chien de Hongrois-Autrichien ?* se demandaient les uns aux autres ces hommes grossiers. D'autres assuraient avec serment que j'étais un espion de quelque croiseur anglais, et que j'étais venu ici pour reconnaître toutes leurs cachettes, le nombre d'esclaves dont ils faisaient l'acquisition et l'époque de leur embarquement, afin de pouvoir en informer les Anglais, qui s'empareraient ensuite des esclaves embarqués et détruiraient ce repaire aussitôt qu'il leur serait possible de remonter le fleuve. Cependant je parvins insensiblement à les dissuader,

surtout au moyen d'une vieille connaissance avec laquelle j'avais été en relation dans les eaux de la Plata, et que je venais de rencontrer par hasard.

» Punta da Lenha est, à ce qu'on prétend, une place importante pour le commerce des esclaves, dans le sud de l'Afrique. Elle est située sur le bord septentrional du Zaïre, à environ 70 lieues marines de son embouchure, dans un pays bas, marécageux et presque continuellement submergé, au milieu de bois profonds, et compte à peu près quarante maisons d'un étage construites en bambous. Le climat est meurtrier, et il n'y a que le lucre considérable qu'obtiennent les blancs, qui y font la traite, qui puisse les engager à s'y établir. Aussi le tempérament le plus robuste ne saurait y résister plus de trois ans. Aux exhalaisons miasmatiques qui proviennent d'un soleil ardent, d'un sol humide et fangeux, et d'épaisses forêts, se joint encore la manière de vivre de ces hommes démoralisés qui s'occupent exclusivement de manger et de boire, et qui s'abandonnent à tous les genres d'excès. Il se trouve ici des richesses incalculables de marchandises emmagasinées qui viennent du Brésil et des Antilles, pour être expédiées ensuite dans toutes les directions aux marchés d'esclaves situés sur les bords du fleuve et de ses nombreux affluents. J'évalue à deux millions d'écus d'Espagne la quantité de marchandises qui se trouvent ici, et à 20,000 le nombre des esclaves transportés dans les diverses contrées de l'Amérique. Il s'ensuit que les croiseurs anglais, malgré

Janvier 1858. TOME I.

1

leur surveillance, ne réussissent que faiblement à empêcher ce trafic infâme.....

» Boma est l'un des plus forts marchés d'esclaves de l'Afrique méridionale. Il est situé sur la rive septentrionale du Zaïre, dans une plaine élevée qui monte insensiblement. Il consiste à peu près en cinquante maisons de marchands d'esclaves; mais il forme, avec les habitations des nègres libres employés à leur service, un endroit assez considérable. Ce n'est plus en bambous que les maisons sont construites ici, mais en pièces de bois enfoncées en terre et revêtues d'argile, les toits sont en chaume. En raison du peu de sécurité qu'inspirent les naturels, les marchandises restent à bord des embarcations et l'on n'en retire chaque jour que ce dont on a besoin pour faire les acquisitions nécessaires. Muni préalablement comme je l'étais de bonnes recommandations pour les marchands d'esclaves qui demeuraient ici, je fus accueilli par eux sans défiance. Boma est à environ 150 lieues marines de l'embouchure du fleuve, et sa position est très-favorable pour la traite.

» Voici quels sont les ballots de marchandises que l'on donne pour un esclave adulte; le prix d'échange a été fixé en ma présence : une pièce de coton noir (*suarte*), longue de 20 aunes; deux pièces de coton de couleurs variées avec des fleurs blanches (*puntado*) sur fond bleu et de la même dimension; trois pièces de toile (*lengas de charuttes*), ordinairement à rayes rouges et blanches, de quinze aunes chacune; six pièces de coton à carreaux blancs et bleus (*maballa*

ou *facenda de lei*) d'un tissu clair et de vingt aunes chacune; six aunes de toile bleue et autant de toile rouge; une balle de bonnets de coton rouges et bleus; une balle d'armes à feu; dix livres de poudre (ils se fabriquent eux-mêmes des balles qui sans doute sont en fer); une balle de couteaux à manches de corne; quatre bouteilles d'eau-de-vie (*cama*); des bracelets et anneaux de pied en cuivre, et une certaine quantité de perles de verre de différentes couleurs. J'évalue le prix de ces marchandises, suivant le cours du pays, à 80 florins (environ 210 francs). »

Source et cours du Congo. — « Le Zaïre ou Congo prend sa source, comme je m'en suis assuré ultérieurement, dans l'intérieur de l'Afrique, sur le plateau élevé de Moluva, aux 5 et 6° de lat. sud et du 25 au 26° de long. est de Greenwich, dans un marais appelé Inha-nha du pays de Lu-bá. Un grand nombre de ruisseaux de cette contrée s'y étant réunis, il devient bientôt, à environ cinq journées de marche plus loin, un fleuve profond quoique étroit, qui coule à l'ouest dans un pays plat et couvert de bois touffus, où il reçoit quantité de petites rivières qui lui affluent du nord et du sud; ensuite, s'étant un peu détourné au nord-ouest sous le nom de Kuango, il sépare les terres lointaines de Sinde du pays de Kassángysi-Jaga (1). Tout est coulant sur le territoire des nations sauvages de Schinga (2) et de

(1) C'est le même que le Jaga Cassangi, ou Cassange. D*****.

(2) Schinga ou Ginga, qui par conséquent n'est pas seulement un nom historique, mais encore celui d'une contrée. D*****.

Hóló-hó où il reçoit la grande rivière de Koutilek-Fouti qui vient du sud, il quitte encore sa direction nord-ouest et court à l'ouest. Ensuite il arrose les pays de plusieurs peuples sauvages encore inconnus, où il se réunit à la rivière de Bá-Kára qui vient du nord-ouest, et sépare, en suivant toujours la même direction, le royaume de Monscholo⁽¹⁾ des domaines du Congo, où, après avoir entraîné avec lui le bras de Fáro-Songo qui coule du nord au sud entre les chaînes de montagnes d'En-Ganga, sous les 4 et 5° de lat. sud, et 16° de long. est, il forme de nombreuses chutes d'eau. De là il coule avec une extrême rapidité entre des bords composés de roches, et s'élargit ensuite dans la plaine à tel point qu'il forme, dans la saison pluvieuse, une massed'eau de 40 lieues de large sur 70 de long, jusqu'à ce qu'enfin il se jette dans la mer entre le cap de Punta da Padrao et Mandá-Másia.

» Ce fleuve a environ 500 milles géographiques de long; mais il n'est navigable que dans quelques parties de son cours; les gros bâtiments ne peuvent le remonter qu'à environ 70 lieues jusqu'à Punta da Lenha. De ce point à Boma, les petits navires eux-mêmes n'y peuvent naviguer qu'avec peine, et de Boma aux cataractes la difficulté s'accroît sensiblement. Quant à la navigation proprement dite, on ne peut guère compter que vingt milles géographiques en amont depuis l'embouchure.

(1) Ce nom rappelle, à ne pouvoir s'y méprendre, le *Monsoi* des cartes. D****.

» Il y a dans l'Afrique australe trois fleuves dont les noms sont semblables : le Kuángo, le Kuándó et le Kubángo. Le premier est celui dont nous venons de parler sous le nom de Zaïre. Le Kuándó est le même que celui que David Livingstone appelle Chobé; il prend sa source, sous les 13 et 14° de lat. sud, et les 18 et 19° de long. est., au marais de Kan-Ssila, et coule en faisant beaucoup de sinuosités de l'ouest à l'est, reçoit plus loin, en aval, la rivière profonde de Kuembo qui vient du nord, s'élargit dans le pays de plaines de Másse, jusqu'à cinq lieues, forme ici un archipel composé d'une multitude d'îles, coule plus loin vers l'est, reçoit le Lu-Lu qui vient du sud, et se réunit enfin au Riambési. Le Kubángo prend naissance sur le plateau élevé de Galanguei, dans le district de Számbos, de plusieurs ruisseaux, forme ensuite quelques belles chutes d'eau, coule au sud-est dans les pays de Ká-kingi, Dal-Anhossi, Maszáka et Ganguella, se réunit dans le pays d'Oukangári au Caudal qui est très-profond, et au Cuitu qui vient du nord et forme plus loin en aval un grand lac; mais je n'ai pu rien apprendre de son embouchure. Quelques-uns assurent qu'il se réunit au Riambési; d'autres, qu'il se jette dans l'océan Indien; d'autres encore, qu'il forme un grand lac sans issue dans le pays de Riámbándi. J'espère que Livingstone, qui visitait ces contrées en 1852, aura eu occasion de lever ce doute. »

*Voyage au Kalunda et au fleuve de Kaszabi, ou Casai.
en 1849 (1).*

Le 15 janvier 1849, Ladislas partit de Benguela et, après plusieurs jours d'un voyage pénible dans une contrée aride et déserte, qui, excepté une espèce d'aloès appelée casonera, ne produit absolument rien, il arriva à Kiszagin, le premier lieu habité du royaume de Hambô, dans les environs de la rivière de Kubale, et à 2,800 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Sept journées de plus le menèrent à Kandala, grande ville bâtie sur une montagne de forme pyramidale, d'où l'on jouit d'une vue superbe sur les pays circonvoisins. De là il se rendit en cinq jours aux montagnes de Kindumbo, qui renferment des mines de métaux et une source thermale. Il franchit l'une des plus hautes de ces montagnes nommée Lingi-Lingi, et de cette hauteur il eut un coup d'œil magnifique sur la plaine couverte de nombreux villages et de bois. Après avoir traversé quelques-uns de ces villages, il vint à Colongo, seconde capitale du royaume de Hambô. La rivière d'Izésze prend naissance dans cette contrée (11° de lat. sud).

De Colongo en passant par les montagnes de Dsamba et les rivières de Keve et de Kotalu, il vint à Komblenge, premier village du royaume de Bihé. Ce royaume est située vers les 14° de lat. sud et 18° 22' de long. est, et se trouve à 4,500 pieds an-

(1) Extrait du journal de la Société géographique de Londres, t. xxiv.

glais au-dessus du niveau de la mer. La température en général est de 14 à 15° de Réaumur. Le pays est borné au nord par Bailundo et Andul; au sud, par Kaking et Zambuila; à l'ouest, par les montagnes du Hambó; à l'est, par la grande rivière de Coanza. Le sol est uni partout et d'une fertilité extraordinaire; il se compose d'argile mêlée de silex. Les montagnes, qui ne s'élèvent pas à une hauteur considérable, sont couvertes de belles forêts. Les habitants portent le nom de Kimbundu; ils se montrent plus civilisés que les autres nègres, les deux sexes sont grands et bien proportionnés; ils sont hospitaliers et les seuls, dans cette partie de l'Afrique, qui protègent les marchands et les voyageurs. Ils aiment passionnément les parures et les vêtements de couleurs variées. Leurs armes consistent en lances de six pieds de long, en petits couteaux turcs, et même ils possèdent des armes à feu. Ils sont païens et ont aussi plusieurs femmes. La forme du gouvernement doit être appelée oligarchique; car le roi est obligé de partager son autorité avec les chefs des différentes tribus ou familles. La population totale se monte à 50,000 âmes environ, dont le dixième d'esclaves.

Le voyageur hongrois s'établit à Massisikuita, dans le royaume de Bihé, et épousa la sœur d'un chef. « Je n'ai point reçu d'argent pour sa dot, écrit-il à son père, mais un bon nombre d'habiles chasseurs d'éléphants et de tigres. »

Le 25 février 1850, il partit de sa nouvelle patrie avec sa femme et 285 hommes armés, traversa la ri-

vière de Kokéma et, s'étant dirigé à l'est, il gagna sept jours après le Koanza. En suivant ses bords, il reconnut que ce fleuve prenait sa source près du village de Kapeke, vers les 15° 9' de lat. sud et 20° de long. est. A partir de Koanza jusqu'à environ 300 milles anglais à l'est du même fleuve, le sol est en grande partie sablonneux, et l'on y trouve quantité de zèbres, de gazelles, de bœufs sauvages, de chevaux et d'éléphants. Lorsqu'il eut traversé les rivières de Vindika, Kuiva, Karima et Kambale, et laissé au sud le royaume de Bunda, il atteignit les grandes forêts de Kibokue, qui s'étendent de l'ouest à l'est à partir du 6° de lat. sud. Au delà de Kariongo, dernière ville sur la limite du royaume de Bunda, il parvint à une hauteur de 12 milles anglais de circonférence, par les 10° 6' de lat. sud et 21° 19' de long. est, et dont l'altitude est de 5,200 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. « Cette contrée, dit le voyageur, peut être appelée la mère des plus grands fleuves de l'Afrique centrale. » C'est là que prend sa source le Kaszabi-Kandal, qui est large en beaucoup d'endroits de plusieurs milles, reçoit un grand nombre d'affluents, et, après un cours de 1,500 milles géographiques anglais, se jette dans l'océan Indien. Les rivières de Lunge-Búngo, Lueña et Lumegi traversent les royaumes de Lobar et Kalui, et vont se perdre au loin dans des pays inconnus. Indépendamment des rivières qu'on vient de nommer, celles de Vindika, Kuiva, Karima et Kambale prennent ici leur source.

Après un voyage de trente-trois jours qui le conduisit dans le royaume de Kibokue et à la rivière de Lumegi, il arriva à Yah-Quilem dans le Kalunda. Yah-Quilem est situé sur le grand fleuve de Kaszabi, vers les 4° 41' de lat. sud et 23° 41' de long. est.

Voici comment on peut, suivant M. Desborough Cooley, expliquer et se représenter la route indiquée dans la relation précédente : de Benguela le voyageur se rendit au sud-est dans le pays élevé de Namno ou Nano, et de là à Hambó, au nord-est du fort portugais de Caconda. La rivière de Kubale est sans doute la même que celle de Catombela. Douze journées plus loin il vint à la montagne de Kindumbo (Sova Candumbo), à l'est de Nano où prend naissance le Izésze, qui probablement n'est autre que la source principale du Cunene. De Colongo (peut-être le Galanque des Portugais) Ladislas traversa les montagnes de Dsamba, Samba ou Sambos des Portugais, et pénétra dans le pays de Bihé. En s'avancant davantage, il vint en sept jours au Quanza, encore plus éloigné de 70 milles anglais, le suivit à quelque distance en amont, et reconnut que sa source était à environ 90 milles anglais de Bihé ; ce qui s'accorde avec la relation de José Bothello de Vasconcellos, qui place la source du Quanza aux limites communes du Galanque et du Bihé, dans le pays de Samba Catenda (montagne de Dsamba). On peut regarder les quatre rivières de Vindik, Kuiva, Karima et Kambale comme appartenant au bassin du Lulua. Les forêts situées entre Kibokue (Quiboque) au nord, et Bunda au sud,

forment évidemment la ligne de partage des eaux entre le Lulua et le Seshéke. Le Kaszabi-Kandal est le Kazembe ou Cassaby; le Langebongo et Luefia appartiennent tous deux au Lulua, et Lumegi est le Liambey des Betchuanas. Ces rivières traversent les royaumes de Lobar et de Calui qui sont le Lobale et le Luy. Lorsque Ladislas eut passé le Lumegi, il fut obligé de se diriger au sud depuis Lualaba, et son chemin le conduisit par Kalunda, c'est-à-dire le pays d'Alunda, et par Yah-Quilem au Kaszabi. Il a voulu dire par là qu'il était venu à la résidence ou au village du chef du pays, Libata ya Quilembe, lequel est situé sur le Luapula, ou, comme il nomme ce fleuve, le Kaszabi. On a quelque raison de croire que ce Quilembe est l'employé chargé de faire acquitter les droits ou le tribut; et l'on peut en inférer que le village de cet employé (ya Quilembe) est le même qui, suivant la relation des Pombeiros, appartient au chef du port ou du bac. Que le Kaszabi se décharge dans l'océan Indien; le voyageur en avançant cette assertion ne fait que répéter ce qu'il a appris de la bouche des indigènes. Les positions géographiques qu'il a indiquées sont souvent tout à fait incertaines ou contradictoires. Peut-être ont-elles été hasardées par le traducteur de la relation dont il n'a paru qu'un abrégé. En tout cas, on est fondé à croire que Ladislas n'a eu pour se guider ni cartes ni instruments. Bihé doit être placé pour le moins un degré plus au nord et deux degrés plus à l'est. La position de la source du Quanza doit subir une varia-

tion analogue. Par contre, l'évaluation des distances est assez exacte.

Voyage au Kamba et au cours intermédiaire de Kunène, en 1853.

..... « Ayant quitté le pays de Gambos, et après onze journées d'un long et pénible voyage dans le désert sablonneux d'Affé (sans doute des Singes), où l'on ne trouve que rarement de l'eau, j'arrivai enfin, le 2 juillet 1852, au royaume de Kamba.

» A peine arrivé, une foule d'habitants accourut à moi de tous côtés en poussant de grands cris et en manifestant la joie que leur faisait éprouver ma visite ; ils m'accompagnèrent ensuite jusqu'à une grande plaine désignée pour ma réception et qui se faisait remarquer par des arbres magnifiques dont le frais ombrage dans ce climat torride est un véritable trésor pour les voyageurs. Quand je m'y fus placé, hommes et femmes se relayant les uns les autres et en faisant assaut de politesses, m'offrirent du lait frais, des poules et de la farine de massambála. Les hommes apportèrent de la viande desséchée qui ressemblait à celle de l'éléphant et de l'hippopotame ; et tout en m'entourant avec un vacarme horrible, voulaient savoir mon nom et de quel pays j'étais. Comme le sexe féminin est aussi curieux ici qu'ailleurs, les femmes palpaient mes cheveux et mon visage et tremblaient d'abord que je ne les congédiasse ; mais bientôt elles s'enhardirent et demandèrent tantôt le motif de telle chose, tantôt la rai-

son de telle différence; par exemple, pourquoi ma peau était si blanche et mes cheveux si longs, et comme mes réponses satisfirent leur curiosité, nous devînmes bientôt bons amis.

» Je ne pus assez admirer la franche cordialité que ces sauvages, ce peuple de pasteurs me témoignèrent ce jour-là, d'autant plus que, excepté moi, on n'avait pas encore vu d'hommes blancs dans ces contrées; particulièrement les femmes, qui sont ici très-belles, me montrèrent bientôt tant de confiance qu'elles s'offrirent spontanément à nous servir de domestiques. Après un accueil aussi bienveillant, je dus compter sur le succès de mon entreprise pour atteindre la rivière de Kunène dans le pays d'Oukanyama.

» Dans la soirée, un Nambolo (gouverneur) se présenta dans mon camp pour me saluer de la part du souverain de ce pays. Voici comment il s'exprima en se tenant profondément incliné à quelque distance : *Djepei djepei inene va pinduka; va Kamba Kindele* (nous te souhaitons une santé parfaite, une santé durable; sois le bien venu chez nous, homme blanc!) Je lui rendis son salut, ensuite je lui fis connaître que je désirais beaucoup voir son maître et lui offrir un présent. Il fut très-content de ce que je venais de lui dire, et répliqua qu'il avait déjà de son côté informé le souverain de mon arrivée, et qu'il pensait que sous deux ou trois jours le roi me dépêcherait un messager. Ainsi finit notre entretien. Je lui donnai quelques filières de verroterie, et nous

nous séparâmes ensuite. Le thermomètre marqua ce jour-là à l'ombre 29° de Réaumur. »

Lac de Kamba et ses environs. — « Le 5 juillet je me levai de grand matin, car il m'avait été impossible de fermer l'œil à cause du tintamarre que firent les naturels devant ma tente. On se pressa autour de moi, en partie par curiosité, et en partie pour me vendre des provisions. Accompagné de mes gens armés et de quelques indigènes, et muni des provisions de bouche qui nous étaient nécessaires, je suis parti ce matin pour me mettre en quête du lac. Je me dirigeai au sud-est. Quand nous eûmes marché pendant environ six heures dans un pays habité, nous descendîmes dans une vallée plane où continuait de se montrer une brillante végétation. Les bois surtout paraissaient encore plus fournis que précédemment. Les branches des grands arbres étaient couvertes d'une grande herbe *filix* qui communiquait à ces bois un caractère plus en rapport avec l'Amérique du Sud qu'avec l'Afrique. Dans les lieux humides et ombragés, le lantana, l'héliconia, le bromelia étalent avec splendeur leurs superbes fleurs rouges. Je marchais à peu près depuis deux heures au milieu de cette forêt, lorsqu'un spectacle magnifique se déploya à mes regards. Le lac de Kamba, environné de bois et doré par les rayons du soleil couchant, offrait aux yeux un panorama tel qu'on en rencontre sans doute bien rarement un pareil dans le monde. Je ne pouvais me rassasier du coup d'œil de ce lac, jusqu'à ce qu'enfin les ombres de la nuit eussent mis un terme à ma jouissance. »

6 juillet. — « Une nuit très-humide remplaça une journée où la chaleur avait été accablante, mais qui n'avait fait tort en rien à la beauté de cette contrée magnifique. Le gazouillement des oiseaux qui peuplaient les environs du lac formait ici un concert varié indescriptible dont les plaisirs réunis des hommes peuvent à peine donner une idée. On voyait voltiger dans tous les sens et par nuées l'oiseau musqué (*anas moschatus*), outre le superbe flamant au plumage écarlate (*phœnicopterus ruber*) et le héron à cuiller (*platalea leucorodia*), qui se pavanaient librement sur les bords du lac. J'y ai vu également beaucoup d'espèces de colibris, parmi lesquels figuraient le plus souvent le *trochilus* à plumes bleues et à bec rouge, et le *trochilus ornatus*, à plumes rouges et à tête jaune. Mais ce qui attira le plus mon attention, ce fut un singe de taille moyenne qu'on pourrait appeler *simia aurea*, parce qu'il est entièrement de couleur d'or. Tous ces animaux sautillaient par multitudes sur les branches des grands arbres et n'avaient pas l'air de s'effaroucher à notre aspect : ce qui m'étonna beaucoup, surtout de la part des singes. Je ne me souviens pas d'avoir vu cette espèce de singe dans aucune autre partie de l'Afrique, et il me prit bientôt une forte envie de m'en procurer un lorsque je vis combien il serait facile de l'appivoiser ; mais le guide ne voulut pas le poursuivre ni le saisir ; il m'en expliqua le motif en m'informant que cette acquisition m'était interdite parce que la chasse ici était défendue à qui que ce fût sous peine de mort, attendu

que les tombeaux des souverains défunts se trouvaient dans cette partie du pays. Parmi les arbres à haute futaie on remarque surtout des espèces de sapukaia (*lecythis*), de barrigudo et de takulla : on tire de ce dernier une belle couleur rouge. Nous avons trouvé les bords du lac couverts de cette plante grasse connue sous le nom de cypres herbacé qui en se réfléchissant dans l'eau formait comme un très-bel encadrement, en sorte qu'on peut dire que la nature n'a rien épargné pour revêtir les contours de ce beau lac de la plus splendide végétation, tandis qu'à deux pas plus loin les yeux sont fatigués de l'aspect aride et brûlé du pays. Près de ce lac j'aurais pu me figurer que j'étais au bord de l'un des fleuves de l'Amérique méridionale, si la vue des hippopotames qui nageaient dans l'eau ne m'eût rappelé que j'étais en Afrique. Ces animaux, conjointement avec les crocodiles, sont en nombre immense dans le lac. Les derniers sont si redoutables que si, sans y penser, l'on vient à s'approcher de la rive, on court risque de perdre la vie ; car cet insidieux amphibie se cache sous l'eau pour guetter sa proie, et pour peu qu'elle soit à sa portée, il la renverse avec sa queue, qui est d'une force extrême, et la saisit avec ses mâchoires avec la rapidité de l'éclair.

» Je fus témoin d'une scène qui m'a fourni l'occasion de voir de près deux crocodiles. Mes deux chiens, que la chaleur et la marche avaient altérés, n'eurent rien de plus pressé que de chercher à étap-

cher leur soif, lorsque arrivés auprès du lac, ils s'arrêtèrent la queue basse avec un air effrayé et se mirent à aboyer après l'eau sans aller plus loin. Curieux de savoir pourquoi ils aboyaient, j'accourus à eux précipitamment, et pendant que j'agitais l'eau avec une longue perche, je vis les deux monstres s'éloigner en nageant.

• Ce lac a quinze milles géographiques d'étendue environ (il s'agit ici de milles géographiques allemands), et a la forme d'un parallélogramme régulier. Il doit son existence aux débordements de la grande rivière de Kunène avec laquelle il communique par un bras considérable de celle-ci, et comme le niveau de son bassin est inférieur à celui du Kunène, ce dernier le remplit complètement dans la saison des pluies. A cette occasion un grand nombre d'hippopotames et de crocodiles passent de la rivière dans le lac, qui dès lors se trouve tout à fait abandonné et qu'on ne visite que très-rarement. »

7 juillet. — « Quoique j'eusse vivement désiré pouvoir m'arrêter davantage dans ce pays enchanteur afin de l'examiner avec plus de soin, je songeai cependant qu'il ne serait guère convenable de faire attendre plus longtemps le messager du roi qui déjà était en route pour se rendre chez moi ; je partis donc sans tarder et revins à mon camp. Chemin faisant, je fis rencontre d'une troupe d'environ seize éléphants ; mais comme il n'était pas permis de chasser, je les laissai passer sans les inquiéter et je continuai tranquillement ma route.

J'arrivai à mon camp dans la soirée. La chaleur était bien plus sensible ici qu'au bord de l'eau et s'élevait à 30° de Réaumur. »

Kikundessu, roi de Kamba. 8 juillet. — « Le messager du chef m'attendait déjà, et après m'avoir salué de la part de son maître, il me dit que celui-ci était content de ce que j'étais venu le voir et qu'il avait donné l'ordre de me conduire à sa résidence pour que je lui fisse connaître mes intentions. Je me mis aussitôt en chemin accompagné de quelques-uns de mes gens. L'accueil amical que j'avais reçu précédemment du gouverneur me faisait espérer que celui du souverain ne serait pas moins favorable ; l'expérience du contraire m'a bien désabusé.

» Le pays que je traversai pour me rendre chez ce chef était passablement cultivé et peuplé. Chaque famille bâtit sa maison à une certaine distance de celles des autres, au milieu de pièces de terre en cultures plus ou moins grandes qui sont entourées d'une haie d'épine. Les habitations consistent en des huttes de paille ; elles sont rondes et très-exiguës, n'ayant guère que neuf pieds de diamètre. Une large ouverture de deux pieds carrés tient lieu de porte, de façon qu'on ne peut y pénétrer ou en sortir qu'en rampant. Lorsque nous eûmes marché pendant sept heures par une chaleur intense, j'arrivai au logement qui m'était assigné. Kihita, chef de ce pays, me reçut très-bien : il me donna pour moi et mes gens un bœuf et des pots remplis de

Janvier 1858. TOME 1.

3

héla. Ce héla est une liqueur qui, pour la couleur et le goût, ressemble un peu à du vin clair. On la prépare avec les graines du massambala (espèce de *pisongum*). On broie ces graines dans un mortier de bois, puis on les fait bouillir et on les passe dans un tamis de paille : le liquide est reçu dans un vase pour le faire promptement fermenter, et l'on s'en sert dès qu'il est refroidi. Dans un climat aussi chaud, cette liqueur est considérée comme très-rafraîchissante en même temps que saine; mais elle est extrêmement spiritueuse. Elle est généralement en usage dans l'Afrique méridionale entre les 14 et 22° parallèles.

» Aussitôt que je fus arrivé, un quimbanda (sorcier ou devin) annonça à tous ceux qui étaient réunis autour de moi, que le signe qu'il avait découvert dans les entrailles d'un bœuf qu'on venait d'immoler marquait que la présence de l'homme blanc n'avait rien d'inquiétant, et que tout le monde pouvait, sans crainte aucune, avoir des relations avec lui. Je n'avais pas négligé en effet, connaissant l'usage qui règne ici, de mettre le quimbanda dans mes intérêts; car toute puissance dans ce pays ici repose entre ses mains. Mais je reviendrai bientôt plus au long sur ce sujet. Aujourd'hui le thermomètre s'est maintenu à 30° de Réaumur. »

9 juillet. — « Voulant profiter de la fraîcheur de la matinée, je suis parti de bonne heure, et après avoir passé comme auparavant dans des terres bien cultivées, accompagné d'un grand nombre de cu-

rieux, j'arrivai enfin entre une heure et deux de l'après-midi à Kombála, résidence du souverain de ce royaume. La demeure royale, bâtie au milieu de taillis épineux, dans un site sauvage et désert, n'est distinguée des maisons des autres habitants que par son étendue. Sa circonférence est tracée par une clôture de bois enfoncé en terre qui renferme un grand espace d'environ mille toises carrées. Dans cette enceinte sont des huttes rondes couvertes en chaume, où habitait alors le souverain. Cependant on m'a dit qu'il n'y demeurait que provisoirement parce qu'on était en train de bâtir, à la place de l'ancienne maison royale qui avait été brûlée, une nouvelle résidence plus magnifique. Après avoir attendu une demi-heure, on me mena dans une vaste cour au milieu de laquelle j'aperçus, sous un toit de chaume que supportaient des colonnes en bois, sa majesté Kikundessu, souverain du Kamba, étendu sur une peau de lion, entouré de ses nombreuses femmes et de ses courtisans qui fixèrent sur moi leurs regards lorsque leur maître en m'indiquant une place me permit de m'y asseoir.

» Le monarque est un homme d'une quarantaine d'années, d'une complexion vigoureuse, haut de six pieds, et porteur d'une physionomie qui n'était rien moins que prévenante en sa faveur; ses deux petits yeux étaient chez un nègre la marque infallible d'une perfidie déguisée. Cette majesté Kambaienne était déjà ivre ainsi que toute sa cour au moment où je me présentai, et comme j'en fis la remarque,

il ne paraissait pas encore décidé à cesser de boire ce jour-là, car le vase plein de héra circulait sans interruption, et il était plus attentif à s'en verser qu'à ma personne. Aussi je demandai qu'il me fût permis de remettre au jour suivant ma présentation, ce qui me fut accordé. M'étant retiré ensuite, je dressai ma tente et j'attendis la chance du lendemain. »

10 juillet. — « Les présents que j'avais apportés pour le chef consistaient en objets de peu de valeur, tels qu'un baril d'eau-de-vie, de la verroterie de toute couleur, un sabre recourbé, trois aunes de grosse toile bleue et quelques bracelets de cuivre. C'était un assez beau présent pour un chef de si peu d'importance ; mais il ne me fut pas possible de me concilier la bienveillance de cet ivrogne de nègre, et comme il était maître absolu de la navigation du Kunène, que je voulais traverser, il était de mon intérêt de me le rendre favorable à ce prix.

» Le jour ne paraissait pas encore, lorsque le messager du roi vint à ma tente pour chercher les présents : il les arrangea de manière à ce que le peuple ne pût pas les voir. Je le suivis et il me conduisit dans une maison très-vaste où je trouvai le chef avec ses quatre femmes en compagnie d'un kallei ou interprète ; car il est d'usage chez les rois africains de se servir d'interprète quand ils s'entretiennent avec un étranger, lors même que celui-ci saurait la langue du pays. Quand on se fut adressé réciproquement les salutations accoutumées, le roi

me fit les questions suivantes : *Homme blanc ! quel est le but de ton voyage et à quoi t'occupes-tu ?*

— C'est pour connaître toi et ton peuple, répondis-je, et pour aller à la chasse des éléphants, si cela est permis.

— *Et comment t'y prendras-tu pour tuer un éléphant ?*

— Je ferai usage d'armes à feu.

— *Bah ! tu n'y entends rien. Si tu veux tuer un éléphant, ce n'est que par le moyen du temo que tu y parviendras* (je ferai connaître plus loin en détail en quoi consiste la chasse au temo), *parce que le fusil fait trop de bruit, et qu'alors les éléphants s'enfuient bien loin de la rivière. De quel pays viens-tu ? Où vas-tu, et quelle route comptes-tu prendre ?*

— Je suis venu de Gambos en passant par le désert sablonneux des Singes.

— *Y a-t-il encore de l'eau à boire dans le désert ?*

— Très-peu, et il n'est pas bien prudent maintenant de le parcourir avant les pluies.

Il m'adressa encore, sur mon pays et les usages de ses habitants, des questions auxquels je satisfis le plus clairement qu'il me fut possible. Finalement, ayant l'intention d'aller dans le pays d'Oukanyama par la rivière de Kunène, je lui demandai la permission de continuer ma route; mais il me la refusa tout net en disant : *Jamais homme blanc n'est encore allé jusqu'à cette rivière. De quels malheurs donc, ô blanc ! mon royaume ne sera-t-il pas menacé si tu y vas ?*

Je n'eus, bien entendu, rien à répondre à cela ;

mais j'appris que le motif de ce refus venait de ce que j'avais encore deux barils d'eau-de-vie que je destinais pour Haimbiri, roi d'Oukanyama, et que cet ivrogne tenait fortement à ne pas les sacrifier. Après lui avoir bien expliqué la nature de mes demandes, je finis par lui déclarer que j'étais fermement résolu, à tout événement, à pénétrer, n'importe de quelle manière, jusqu'au fleuve. A ces mots, le chef, ivre d'eau-de-vie, s'emporta à tel point qu'il saisit sa lance et m'aurait certainement embroché si les femmes qui étaient présentes ne l'en eussent empêché en lui disant : *Cet homme est le serviteur du Roi blanc; ainsi tu n'as pas droit de le tuer; autrement nous payerions sa mort très-cher. Quel est le blanc qui n'a pas entre ses mains un ganga efficace (talisman), par la vertu duquel il pourrait nous anéantir?*

» En entendant ces paroles, la majesté furieuse m'apostropha en ces termes : *Pita! Pita! tupari ove kindele!* (hors d'ici! hors d'ici! misérable, blanc infâme). Je me hâtai de laisser là cet ivrogne et je m'en retournai avec mes gens dans ma tente; mais le cœur navré, parce que je voyais mes espérances s'en aller en fumée et mes projets tomber dans l'eau. »

Histoire de Kikundessù, sa fin tragique. — « Pour mieux faire connaître encore ce souverain, il est bon de raconter son histoire et de parler des usages de ce peuple à l'occasion d'un changement de règne.

» Dans l'Afrique méridionale la succession n'appartient point au fils; mais elle est dévolue aux enfants de la sœur. Il en est de même de la transmis-

sion du pouvoir suprême qui néanmoins, parmi ces peuples sauvages, ne s'obtient, sauf quelques exceptions, que par violence; pourvu seulement que l'héritier présomptif se sente assez de vigueur pour étrangler son oncle régnant.

» C'est ainsi que se conduisirent les deux frères Kikundessu et Bitépa. Ils convinrent de mettre un terme au long règne de leur oncle Karihova et de se partager ensuite le gouvernement; mais, comme ils ne rencontrèrent pas chez les habitants une coopération suffisante, Bitépa, qui était le plus jeune des deux frères, s'adressa au roi Haimbiri pour lui demander du secours. Au moment même où Bitépa réclamait cette intervention, le perfide Kikundessu faisait tomber par artifice en son pouvoir Karihova avec un certain nombre de ses affidés, et l'étrangla; après quoi, sans perdre de temps, il se fit proclamer roi de Kamba.

» Dès que Bitépa fut informé de ce qui venait de se passer, il se transporta sur-le-champ chez son frère et le somma de partager le gouvernement avec lui; mais Kikundessu fit la sourde oreille aux représentations de son jeune frère; cette circonstance le portant au contraire à se défaire de lui comme d'un lâche et d'un étourdi qui était incapable de gouverner. Bitépa se le tint pour dit et quitta son frère en lui jurant une haine mortelle pour aller avec quelques esclaves fidèles se réfugier sur les bords du Kunène dans le royaume de Handa. Il y demeura environ huit longues années, et, dans cet intervalle,

il se fit des partisans de tous les mécontents qui étaient las du gouvernement barbare de Kikundessu. Avec le concours d'une armée étrangère, il vint par le fleuve, précisément durant mon séjour dans cette contrée, attaquer Kikundessu, et, après un combat furieux, il le défit avec tout son monde.

» Cette affaire eut lieu le 12 juillet, deux jours après mon audience, et me fit revenir sur la détermination que j'avais prise la veille de chercher à passer par le pays de Humbi pour de là continuer mon voyage. Voici l'histoire de cet événement. Le 12 juillet, de grand matin, entre trois et quatre heures, je fus éveillé par un bruit étourdissant; mes gens se précipitèrent dans ma tente et s'écrièrent : *Engana vita! vita!* (Maître! l'ennemi! l'ennemi!). Je me jetai sur mes armes et je sortis pour apprendre ce dont il s'agissait et la cause de tout ce tapage. Alors je vis courir la foule par-ci par-là; les femmes et les enfants s'enfuyaient dans toutes les directions en pleurant; mais il me fut impossible, au milieu de cette multitude, de distinguer quel était l'ennemi et de quel côté on était menacé. Je me tins prêt à tout événement, et j'encourageai mes gens à la résistance; car j'étais décidé à vendre chèrement ma vie: ce qui m'eût été facile au moyen de mes armes à feu. Mais il n'arriva rien fort heureusement. Il est vrai que, malgré tout ce que j'ai appris du caractère rapace et sanguinaire de ces sauvages pendant le combat, je pouvais être parfaitement sûr qu'ils n'entreprendraient rien contre moi.

13 juillet. — « Il régna toute la journée un calme parfait autour de mon camp. Excepté quelques troupeaux de bœufs qui allaient au pâturage, je ne vis aucun être vivant, jusqu'à ce que, vers dix heures du soir, un Mukangesila (un guide) vint, comme à la dérobée, pour me raconter ce qui venait de se passer. Voici en propres termes ce qu'il me dit :

» *Homme blanc ! ce qui était inévitable est déjà fait ; ainsi tu n'as plus rien à craindre ; il n'y a aucun danger pour toi. Bitépa a tué Kikundessu et ses partisans ; et comme à présent il est tout à fait le maître du pays, il ne consent point à ce que l'on pille davantage. Il est probable que tu ne pourras lui être présenté que sous quelques jours ; attends donc que le moment soit venu, et tranquillise-toi.*

» Je fus très-content d'apprendre ces nouvelles, bien que j'eusse lieu de craindre qu'il me fallût encore me dessaisir d'une partie de mes effets et de mes présents. »

14 juillet. — « Les fugitifs rentrèrent insensiblement chez eux ; mais personne n'osa encore se hasarder à paraître dans mon camp. Le thermomètre de Réaumur marqua 28°. »

Magyar est présenté au nouveau roi. 15 juillet. — « Il n'était guère que neuf heures du matin à peu près, lorsque plusieurs individus armés de flèches et de lances entrèrent dans ma tente, chargés par Bitépa de me conduire à son camp. Je partis donc, et, après cinq heures de marche, j'arrivai près du camp où l'on me fit asseoir à l'ombre d'un baobab.

Deux de ceux qui m'avaient accompagné annoncèrent mon arrivée au chef, puis il me fit encore attendre une heure.

» Le pays autour du camp était fort agréable, mais totalement inhabité, les plaines basses et sujettes aux inondations étaient toutes couvertes de munyangas, arbre qui ne croît que dans les terres basses et submergées; il donne un fruit excellent, absolument semblable à la nêfle; il est d'une grandeur moyenne; ses feuilles sont d'un vert foncé, ovales et coriaces; son écorce est épaisse et grossière; ses branches forment immédiatement, à partir de la souche, plusieurs étages réguliers et s'étendent horizontalement. Vu de loin, on dirait que cet arbre s'élève sans tronc au-dessus du sol. On ne le rencontre dans l'Afrique australe que entre les 17 et 20° parallèles, où il se multiplie singulièrement.

» Lorsque je fus arrivé auprès du camp, j'entendis un bruit sourd et confus qu'il était impossible de dé mêler à cause de l'épaisseur du bois que je traversais; mais quand j'en fus sorti, un spectacle fort curieux vint frapper mes regards. Plus d'un Européen aurait payé bien cher pour en être témoin. Sur le plateau qu'ombrageaient de gigantesques baobabs se trouvaient disséminés et divisés en groupes plus ou moins considérables les peuplades diverses qui composaient l'armée de Bitépa. Mon attention se portait ici sur les Muhanda, là sur les troupes d'Oukanyama. Les premiers avaient pour armes des lances, des flèches et des massues de bois. Dans plusieurs groupes

on servait à manger du bœuf, fumé chez ceux-ci, rôti chez ceux-là, et il était dévoré à moitié cuit, tandis que d'autres encore, montrant leur taille élevée et svelte, et la tête ornée de plumes aux couleurs éclatantes, accompagnés par le son du marimba, leur musique favorite, dansaient le Minyenge : danse de guerre fort en vogue parmi ces peuples. Les guerriers se tiennent vis-à-vis les uns des autres en lignes parallèle et les armes à main ; ils représentent dans leurs mouvements un simulacre de combat. En même temps ils exécutent divers chants guerriers, par exemple : *Es-tu brave ? Voici le moment de le prouver. Va au champ de bataille, mais sois un homme ! Car aujourd'hui encore j'exposerai tes entrailles au soleil.* Un autre chante : *Le poison de ma lance est si subtil que mon ennemi, pour peu que je le touche avec cette arme, ne tarde pas à prendre congé de sa maîtresse.* Dans ces chansons et autres semblables se manifestent les dispositions sanguinaires qui animent dans les combats ces peuples barbares.

■ Au milieu de ces groupes, entouré de chefs de guerre, je trouvai Bitépa assis seul à l'ombre sur une souche d'arbre. On voyait auprès de lui à sa droite, fichée sur un saga (lance), la tête coupée de Kikundessu.

■ Aussitôt que Bitépa m'eut aperçu, il me salua amicalement et me fit asseoir. Il peut avoir 35 ans, est d'une belle taille et a de l'embonpoint. Sa physionomie agréable était pour ainsi dire illuminée par ses deux grands yeux ronds, dans lesquels se

peignait la bonté, et, si le jeu de ses muscles autour de sa bouche et la partie saillante de son menton ne m'eussent pas fait reconnaître en lui une volonté ferme et décidée, jamais je ne l'aurais pu croire capable d'une action énergique. Sa coiffure était composée de plumes d'autruche et ressemblait au schako d'un grenadier d'où retombaient naturellement des plumes d'oiseaux noires et blanches. J'avoue que je ne pouvais me lasser de contempler l'extérieur imposant de ce nègre belliqueux.

» Nous nous entretenmes fort longtemps. Je lui communiquai mon projet de voyage et l'intention où j'étais de passer la rivière. Non-seulement il y consentit, mais en outre il déclara qu'il voulait m'aider à réaliser mon plan, parce qu'il était l'allié et l'ami dévoué de Haimbiri. Il ordonna en conséquence à deux guides de m'accompagner; toutefois il exigea pour ce service un baril d'eau-de-vie qu'il savait être en ma possession, et il me conseilla de porter les autres barils qui restaient à Haimbiri qui en serait également satisfait. Bien entendu qu'il me fallut acquiescer à sa demande. Content de mon présent, il me fit donner un bœuf, quelques pots de héla et du pain fabriqué avec de la farine de massambala. Ensuite je pris congé de lui. »

16 juillet. — « Comme j'appréhendais que le roi, à l'instigation de son fanatique sorcier, ne revînt sur sa parole, je retournai encore ce jour-là à mon camp avec sa permission, fort content de l'accueil qu'il venait de me faire. »

Description du royaume de Kamba. Mœurs et usages de ses habitants, etc. — « Le royaume de Kamba, terme de mon voyage, est situé entre les 16 et 17° de lat. sud et du 18 au 19° de long. est de Greenwich. Il est borné au nord par le royaume de Molondo; à l'est, par la rivière de Kunène; au sud, par le pays des Humbi; enfin, à l'ouest, par le désert sablonneux d'Affe (des Singes?). Son étendue est d'environ 300 milles carrés, et il contient à peu près 12,000 habitants qui vivent, non dans des centres de population considérables, mais, au contraire, dans des établissements isolés et dispersés, comme qui dirait des métairies. Sous le rapport ethnographique ils appartiennent à la race nègre des Mu-nyanéka dont ils parlent la langue.

» La tribu de Mu-nyanéka, dans l'intervalle qui se trouve entre les 14 et 18^{es} parallèles, et de l'ouest à l'est, entre la chaîne des montagnes de Sela et la rivière du Kunène, forme plusieurs petits États indépendants les uns des autres. Ces États sont : Ohila, Dsau, Hahi, Gámbos, Kipungo, Molondo, Kamba et Humbi. Ce qui distingue en général cette race de nègres, c'est la privation de trois dents de devant, qu'ils extirpent avec violence de la mâchoire inférieure. Excepté les membres des familles régnantes, les deux sexes ne sont point assujettis à cette coutume. La circoncision n'est pas générale; elle n'est en usage que parmi les chefs seulement.

» Kamba se présente au milieu du désert de sable comme un véritable oasis. Son climat est très-chaud,

et il ne doit sa fertilité qu'au voisinage du Kunène qui déborde dans la saison des pluies, et par là devient favorable à l'agriculture. Mais celle-ci se borne à des plantations de manioc (*jatropha manihot*), de massango, de massambála (espèce de pisonium) et d'un peu de tabac. On ne connaît ici que deux saisons : la saison sèche et la saison humide, la dernière ne dure que les trois mois de février, mars et avril. Pendant ces mois la pluie est très-abondante et continue. Puis, à la suite de l'inondation, la plaine se couvre aussitôt de magnifiques herbages qui nourrissent toute l'année d'innombrables troupeaux de bœufs. Durant les autres mois l'air est parfaitement sec et pur ; mais il règne une chaleur excessive qui, réfractée sur le sable par les rayons solaires, s'élève jusqu'à 40 degrés de Réaumur.

» Le gouvernement est une monarchie tempérée. Les naturels sont très-peu avancés dans les arts mécaniques et ne montrent que peu d'aptitude à la fabrication des armes. Le costume consiste dans des boyaux de bœufs qu'ils apprêtent pour cet usage. Leur arme est le saga (lance de fer) long de six pieds, au milieu duquel est attachée une queue de bœuf. Cette arme est si redoutable qu'avec elle ils peuvent tuer l'ennemi à la distance de 25 à 30 pas sans courir de risque pour eux-mêmes. Ils ont de plus des flèches et une massue de bois longue de trois palmes. Leur principale occupation est le maraudage ; aussi sont-ils presque toujours en guerre avec leurs voisins ; mais ils sont hospitaliers et généreux à l'égard

des étrangers. La polygamie règne ici généralement. Le mariage a lieu sans être accompagné de cérémonies. Le temps se compte d'une lune à l'autre lune; on ne sait pas le partager en semaines. Leur commerce avec le dehors consiste en ivoire qu'ils troquent dans le Benguela (par l'entremise des marchands nègres qui se transportent des côtes dans l'intérieur de l'Afrique) contre divers articles tels que la verroterie, l'eau-de-vie, etc.

» Leur religion est une espèce de monothéisme, dont le premier dogme admet un bon et un mauvais génie. Mais, suivant eux, le mauvais génie a deux fois plus de puissance sur la terre, aussi n'offrent-ils de sacrifices qu'à ce dernier, et ce sont des bœufs qui sont leurs victimes. Ils n'ont ni prêtres ni temples; une multitude de devins (Quimbanda) les remplacent.

» Les maladies sont à peu près inconnues; aussi voit-on un grand nombre d'exemples de longévité. Dans l'opinion des Africains, personne ne meurt d'une mort naturelle sans qu'un ennemi quelconque ne l'ait ensorcelé. Ainsi dès que quelqu'un a rendu le dernier soupir, les parents et les connaissances du défunt se rassemblent dans sa maison, où ils manifestent leur douleur par des hurlements affreux; ils demandent à plusieurs reprises et à haute voix au défunt quelle est la cause de sa mort et lui promettent d'en tirer vengeance. Dans ces sortes d'occasions ils tuent plusieurs bœufs et préparent une grande quantité de héra pour le festin mortuaire,

lequel dure plusieurs jours et nuits avec accompagnement de danse et d'excès de tout genre. Quand la fête funèbre est terminée, ils enveloppent le cadavre dans une peau de bœuf fraîchement écorchée et l'enterrent communément dans une fosse près d'un chemin. Ils placent sur la tombe beaucoup d'ossements et de cornes de bœuf. Après la cérémonie des funérailles, les plus proches parents vont trouver le devin pour s'enquérir de l'auteur de la mort. Le devin le fait connaître, non sans avoir procédé préalablement à l'accomplissement de quelques cérémonies cabalistiques, et celui qu'il désigne est pour l'ordinaire quelqu'un avec qui lui-même ou les parents du défunt ne sont pas en bons termes. On traduit ensuite celui-ci devant le chef pour lui faire boire le serment ou bulongo : c'est le nom qu'on donne à cette pratique superstitieuse qui s'observe de la manière suivante : l'accusateur et l'accusé sont placés vis-à-vis l'un de l'autre, environnés de beaucoup de curieux. Ils ont chacun à la main une corne à boire, dans laquelle se trouve le héra du devin. Alors celui-ci prononce ces paroles en faisant plusieurs sauts et en tenant un sac de cuir : *Quiconque est le coupable, qu'il l'avoue, il est encore temps ; car si je jette seulement un grain de ma poudre dans sa boisson, il mourra à l'instant même.* Après avoir répété trois fois la même chose, il tire de son petit sac une cuiller remplie de poudre blanche qu'il répand dans sa corne à boire et dans celle de l'accusé, puis tous deux boivent, et en moins de vingt minutes l'accusé lutte déjà avec les symp-

tômes de l'empoisonnement, pendant que le devin reçoit tranquillement les félicitations de ses amis sur cet heureux dénouement.

» J'ai eu occasion d'apprendre que l'intérieur du sac de cuir était divisé en deux parties, que dans l'une était de la farine de Massámbala et dans l'autre un poison très-actif au moyen duquel l'individu qui ne pouvait pas payer était expédié dans l'autre monde. On peut aussi en payant éviter la mort par un contre-poison ; mais je n'ai pas encore pu savoir comment ce contre-poison était composé.

» Tout crime, chez ces peuples, même le meurtre, peut se racheter, et dans le cas où le coupable viendrait à nier le fait qui lui est imputé, il est soumis au jugement ou épreuve du bulongo (boire le serment), mais l'issue favorable ou non de cette formalité dépend toujours de la volonté arbitraire du devin qui, suivant la valeur du présent, se prononce pour l'une ou l'autre des parties.

» On ne voit ici qu'un petit nombre d'animaux domestiques, et, indépendamment des poules et des chiens, il n'y a que les bœufs, dont les troupeaux sont nombreux, qui peuvent y prospérer. J'ai été à portée de voir les troupeaux de bœufs de Kikundessu, le même qui a été tué, et je les ai évalués à 20,000 têtes. On trouve cependant dans le pays d'Oukanyama des troupeaux plus considérables encore. Les bêtes sauvages sont ici en très-grand nombre, tels que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la girafe, le zèbre, l'autruche, l'enpakassa

Janvier 1858. TOME I.

4

(bœuf sauvage), le lion, la panthère, et surtout les hyènes que l'on rencontre fréquemment au point qu'elles font retentir toute la contrée de leurs continuel rugissements; elles sont en même temps si hardies qu'elles pénètrent la nuit dans les maisons mal closes; c'est ce qui m'est arrivé une fois, deux hyènes s'étant glissées sous ma tente; mais heureusement elles furent assez lâches pour s'enfuir au premier bruit. Il y a encore ici plusieurs espèces de serpent, comme par exemple, le boa constrictor, le *crotalus horridus*, etc.»

Excursion au Kunène. 18 juillet. — « Je partis avec ma troupe ordinaire à laquelle s'étaient joints plusieurs chasseurs indigènes, ce qui l'accrut au point d'y compter soixante personnes; nous fîmes route au sud, partie dans des pays habités, partie dans des forêts remplies d'arbustes épineux et sauvages; et après sept heures de marche environ, nous gagnâmes Potji-Kapaula, endroit très-misérable, composé à peu près d'une trentaine de huttes. Nous avons trouvé de l'eau passable dans le puits de ce lieu le thermomètre marqua 30° de Réaumur. »

19 juillet. — « Nous prîmes notre route par un pays entièrement inhabité, et nous ne pûmes pénétrer que très-lentement à travers des bois épais pleins de buissons épineux, en sorte que nous ne pûmes atteindre que le soir la métairie nommée Bongolulukan dont les troupeaux de bœufs avaient déjà tari les puits entièrement, de façon qu'il nous

fallut attendre jusqu'après minuit pour nous désaltérer, et alors encore nous ne pûmes obtenir qu'une eau blanchâtre et bourbeuse. »

20 juillet. — « Aujourd'hui la contrée a présenté un aspect plus animé. Le pays était couvert de beaux et nombreux munyanga : ce qui, avec la dépression du sol qui devenait de plus en plus sensible, et tous les signes d'une végétation luxuriante, me fit conclure que nous approchions du fleuve. Avant d'y arriver cependant nous vîmes dans un lieu appelé Mussanda, dont les habitants étaient bateliers et pêcheurs.

» Le 21 juillet, force nous fut de nous réunir de bonne heure sur le chemin pour passer tous ensemble ; et, vers dix heures, nous atteignîmes enfin le Kunene tant désiré et pour le passage duquel mon existence courut tant de risques auprès de Kikundessu. Saisi d'une émotion inexprimable, je considérai longtemps dans une contemplation muette ce fleuve majestueux encore si peu connu, qui, plus grand que notre Theiss, promenait tranquillement ses eaux limpides. Le lit de cette rivière est sablonneux, et l'on peut y voir nager par bandes de paisibles hippopotames. Les crocodiles, ce fléau des rivières africaines, y sont extrêmement multipliés. Au reste il règne ici un silence si profond que ces sortes d'animaux ne peuvent trouver un meilleur endroit pour y faire leur séjour. On n'y entend que les cris des oiseaux et des singes qui vivent dans la profondeur des forêts dont sont bordées les rives du fleuve.

La voix de l'homme y trouble rarement le repos universel. »

Source et cours du Kunène. « Ce fleuve navigable prend sa source aux 11 et 12° de latitude sud, sur le sommet du plateau de Galangue, d'où s'étant précipité, il reçoit les eaux des rivières de Kalisse et de Kingolo, coule du nord au sud-ouest et se divise en deux bras inégaux près du pays de Mombuella. Plus bas il sépare les pays de Molondo, Kamba, Humbi et Hinga du grand royaume d'Oukanyama, et après avoir reçu le Ovál qui vient de l'est, et le Kakurubari qui vient de l'ouest, il coule dans la province de Mu-tchimba (nommée par erreur Ambeba), et se jette dans l'océan Atlantique entre les 18 et 19° de latitude sud.

» En 1853, le gouverneur Portugais des colonies Africaines à Mossamedes, m'invita officiellement à entreprendre la reconnaissance de ce fleuve, et voilà précisément ce dont je m'occupe en ce moment ; en sorte que le gouvernement, se trouvant prochainement édifié sur ce sujet, pourra faire partir une expédition pour remonter le fleuve : ce qui probablement sera de bon augure pour la civilisation de ces peuples inconnus.

» Nous passâmes le fleuve sur deux barques grossièrement faites, et nous campâmes sur la rive opposée. La nuit s'est passée à chasser, et il m'est arrivé de tuer du bord de l'eau un hippopotame qui passait.

» Voici comme la chasse a lieu. Le chasseur,

quand la nuit est avancée, fait un grand feu qui attire les hippopotames occupés à paître sur le bord de la rivière. Le clarté de ce feu permet au chasseur qui est dans l'ombre de viser sa proie avant de la tirer. Il est vrai que ces animaux s'enfuient ensuite avec un air furieux et farouche, mais quelques-uns restent toujours sur place, et ils sont promptement rôtis; les habitants savent bien en tirer parti pour se nourrir, car ils regardent la chair et la graisse de l'hippopotame comme étant aussi bonne que celles du cochon. Un hippopotame donne cinq à six seaux de graisse. Ils ne savent pas se servir de la peau. »

Lac de Bindama. 22 juillet. — « Notre provision d'eau faite pour deux jours, nous nous remîmes en route ce matin dans la direction du sud-est. Au bout de quelques heures nous quittâmes ce district que le fleuve fertilise, et nous tombâmes dans un pays stérile où nous ne vîmes, au lieu de grandes forêts, qu'une espèce de peupliers bas sur tige et clair-semés (onfate), à l'ombre desquels se montraient beaucoup de bêtes sauvages, comme des zèbres, des autruches, des girafes, des enpakassas (bœufs sauvages), etc. Entre trois et quatre heures du soir nous arrivâmes à Gilan, métairie déserte et privée d'eau, où nous passâmes la nuit. »

23 juillet. — « Pour n'être pas obligés de rester la nuit sans eau, nous nous mîmes en route avant le jour et nous cheminâmes sans nous arrêter dans un désert de sable uni où nous ne rencontrâmes aucun être vivant, excepté des animaux sauvages. Après une traite de huit heures, nous atteignîmes le petit

lac nommé Bindama couvert de hautes herbes et dont les eaux chaudes et salées nous aidèrent à étancher notre soif. Des traces nombreuses et très-visibles autour du lac nous indiquèrent le voisinage du lion ; nous nous réunîmes en conséquence pour passer la nuit dans la forêt et nous mîmes nos fusils en bon état. Cette précaution était bien nécessaire ; car nous entendîmes retentir les rugissements des lions qui vinrent s'abreuver toute la nuit, aucun d'eux pourtant ne vint nous troubler à cause du feu qui durant cet intervalle de temps brûla d'une vive flamme. »

24 juillet. — « Poursuivant notre route au sud-est, nous entrâmes dans une plaine déserte entièrement couverte de sable, où au milieu d'une chaleur suffocante, le mirage du désert déploya toute sa magnificence. Le thermomètre s'éleva jusqu'à 35 et 36° de Réaumur. La chaleur qui était insupportable nous obligea de dresser notre camp près d'un puits de pasteurs appelé Janga, où heureusement nous trouvâmes assez d'eau. Nous y entendîmes encore retentir le rugissement des lions. »

25 juillet. — « Quoique ce jour-là nous nous fussions donné beaucoup de peine pour obtenir de l'eau potable, nos désirs ne purent être satisfaits. Nous n'en trouvâmes même pas une goutte à la métairie de Khondo, où nous passâmes la nuit pour faire cuire notre viande desséchée, et il nous fallut, pour assouvir notre faim, recourir à la farine de manioc. »]

L'abbé DINOMÉ.